

FRANÇOIS JULLIEN

L'incommensurable

Un concept
peut-il changer la vie ?

L'Éditions de
Observatoire

L'incommensurable

François Jullien

L'incommensurable

L'Éditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-1982-8
Dépôt légal : 2022, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Un concept peut-il changer la vie ?

À Patrick Hochart,
*Grand lecteur discret de la métaphysique
comme de l'antimétaphysique*

Toi, qu'as-tu fait de l'incommensurable ?

Serait-ce le propre d'une culture – celle qu'on appelle globalement « occidentale » – que de penser l'humain à partir d'une fêlure qui le structure ? Serait-ce un premier parti pris idéologique d'avancer que, en se dissociant d'avec ce qui devient alors pour lui la « nature », l'homme s'est fissuré lui-même intérieurement : fêlure originelle, au départ de l'humain ; comme originaire : d'où provient l'humain. Tout le vivant, il est vrai, est en évolution. Mais ce qui a promu l'humain (qui fait qu'il est advenu en « homme ») est qu'il a dé-coïncidé du sein de la condition vivante, s'ouvrant ainsi un destin singulier prenant la forme d'une Histoire ; et que, de cette dissociation d'avec le reste du vivant, il demeure en lui-même à jamais fêlé, produisant un « lui-même » qui n'est plus en adéquation directe avec le monde ; ni même surtout avec « lui-même ». Fêlure dont s'est accrue la souffrance,

L'incommensurable

mais d'où s'est déployée la conscience – or, qu'a fait apparaître cette fêlure ouverte ? De quoi ne peut-elle se remplir ? Je dirai, pour le désigner le plus généralement, que cette *fêlure* découverte par et dans l'humain a rompu la commune mesure qui fait le « monde » : a fait lever de l'« incommensurable » au sein du monde.

Essayons de le dire à plus vaste échelle comme au ras des mots : le vivant s'est « fêlé » dans l'homme. Ou disons que le vivant, *se fêlant*, est devenu l'« homme ». Vivre, pour ce qui est devenu l'« homme », est faire l'expérience de la fêlure comme non-coïncidence élémentaire. De là que, en même temps qu'il ne cesse de s'adapter, comme le fait le reste du vivant, ce qui est devenu l'« homme » déroge à cette adaptation, s'exapte de cette condition, s'ex-apte de sa situation et a ouvert sur terre une dissidence. Par la parole, par la pensée. De là que de *l'incommensurable* a émergé. C'est en tout cas cette fêlure principielle, rompant d'avec la cohérence du monde et comme telle matricielle de l'humain, que la Bible a représentée en ouverture, à sa première page, dans son récit de la Création (est-ce négativement ?) comme le « péché » originel. Débute le drame qui fait l'humanité : celui de la nature perdue précipitant l'homme dans l'Exil et la condition de vivant séparé. Dont l'existence désormais n'est plus jamais en accord immédiat,

Toi, qu'as-tu fait de l'incommensurable ?

est toujours déjà décalée, différée, livrée à l'ambiguïté. À preuve la fêlure irrémédiable, impossible à combler, qui se découvre interne à la « satisfaction » qu'on dirait la plus naturelle – la satisfaction sexuelle – et sur laquelle se cogne à jamais l'analyse : s'y complique inextricablement le désir, voire il s'y contredit et fait rater la satisfaction dans sa visée. Mais c'est de cette fêlure que se prévaut aussi sans fin l'érotisme suivant des chicanes inventives qu'on ne cessera plus d'explorer.

Ou bien jusqu'à quel point ces représentations les plus générales sont-elles encore frappées d'arbitraire, sont-elles culturellement particulières ? Peut-on commencer à penser sans verser déjà dans la partialité ? Jusqu'à quel point est-ce encore fiction que de dire : l'homme, en dé-coïncidant d'avec ce qui dès lors devient pour lui la nature, a, par cette fêlure, ouvert une dimension d'incommensurable dans le monde telle qu'elle ne s'y laisse plus résorber ? Cette aliénation première (et d'abord de l'homme aliéné dans son « corps »), cette dénaturation dont l'homme est né ne seraient-elles donc encore qu'un complaisant fantasme : une commodité de la représentation parlant au désir d'intriguer l'esprit et dont naîtra, pour répondre à son interrogation passionnée, la philosophie ? D'autres formes de pensée, qu'on nommerait des « sagesses », apparues ailleurs, en d'autres lieux de

L'incommensurable

la terre ou d'autres temps, et cultivant délibérément l'« harmonie » – donc, à nos yeux, réfrénant la contradiction, réprimant l'énigme, par suite refoulant le tragique – s'en seraient-elles « heureusement » dispensées ?

Il est clair, au moins, que la pensée européenne, plutôt que d'y renoncer, en a fait le point d'affrontement et, par suite, d'approfondissement de sa pensée. « Moi, mon âme est fêlée », dit Baudelaire, l'élevant en figure privilégiée de l'énigme, en source de tout questionnement faisant crier désormais, sans plus de retenue, la modernité. Car il est vrai que, traditionnellement, cet incommensurable ouvert par l'humain dans le monde était rapporté à « Dieu » et contenu en lui, au double sens de contenir : à la fois accueilli et enfermé. Ou disons que cette dimension d'incommensurable décelée au sein de l'expérience et déployant l'existence, Dieu (le Dieu chrétien surtout) a servi à la porter et l'assumer. Entendons de nouveau cet « a servi » : Dieu a servi à fixer – à objectiver et maîtriser – la dimension d'incommensurable ouverte par la fêlure originelle d'où vient son destin à l'humanité. À la fois il la déploie, la confirme et la confine en lui. Il sert à la nommer par son nom ineffable. Il la concentre et la monopolise ; par là aussi il en débarrasse ; il s'en charge et nous en décharge. Or si cette figure de Dieu est retirée, cette fonction reléguée ? Si cette

Toi, qu'as-tu fait de l'incommensurable ?

commodité de rapporter à Dieu l'incommensurable est dénoncée ? Ce n'est plus, dès lors, qu'en laissant nue la fêlure, en l'approfondissant intérieurement en blessure, d'où vient un creusement désespéré de la subjectivité, par la figuration d'un abîme existentiel par conséquent, donc aussi aux confins de la Folie, que l'*incommensurable*, n'étant plus pris en charge sous la figure de Dieu, trouve à se dire et s'explorer.

N'apparaît-il pas dans l'incommensurable, en effet, dans son vertige, ce qui pourrait bien mettre sur la trace de la vérité, mais qu'on ne cesse de vouloir se dissimuler ? Car comment cet incommensurable peut-il être supporté dans la vie qu'on dit « ordinaire » ? Que peut faire de l'incommensurable la société ? Peut-on vivre en société sans commencer par rabattre cet incommensurable qui ne cesse, ici et là, de pointer ? Qui ne cesse de saillir, en fait, à tout moment de la journée : ne serait-ce que quand je regarde le regard de l'autre en face de moi, un si bref instant, de tout Autre qui aussi me regarde. Qu'est-ce qui s'est passé soudain là de tellement étrange, portant au chavirement, dans l'ici et le maintenant ? Si ce n'est que ce regard que je regarde n'entre en commune mesure, en effet, avec rien de ce qui l'entoure. Profond comme le serait un puits sans fond, il fêle d'énigme et d'infini ce visage. N'est-ce pas là une première expérience, serait-elle

L'incommensurable

brève comme un éclair, de l'incommensurable ouvert par l'humanité au sein du monde, immédiate comme irrécusable, de tous et de tout instant ? C'est bien là le plus quotidien, le moins abstrait qui soit et le moins éthéré. Un tel incommensurable surgit à vif, à nu, au fil des jours, sans qu'on l'ait cherché. Or, est-ce que je ne détourne pas aussitôt les yeux, ne *rabats* pas mon regard, pour éviter alors le regard de l'Autre comme si c'était indécent ? Mais de quelle « indécence » s'agit-il alors qui touche au métaphysique ? Ce qui vient de se passer là, inopinément, de toi à moi, ce qui vient de s'y glisser d'inouï et qui même est intolérable, prend-on seulement la peine (ou bien a-t-on le courage ?) de s'y arrêter ? De là que la vocation de la littérature, du moins à l'époque moderne, soit bien de récupérer cet incommensurable qu'on noie à tout moment dans le silence, la décence, l'indifférence, dans l'apathie ou l'« habitude ». Car un tel incommensurable ne cesse cependant de percer, çà et là, de façon indéniable, sous la *commune mesure* rétablissant tout bord à bord, au sein du monde comme au fil des journées. Aussi n'est-on jamais loin de la seule question sérieuse : « Toi, qu'as-tu fait de l'incommensurable ? » Et, de fait, peut-il être question d'autre chose, dans la vie, que de l'incommensurable de la vie que la vie humaine a fait lever – ou bien qu'elle a révélé ?

I. Rabattement

1. Dans la chambre d'un hôtel de luxe londonien se transformant soudain en bouge infâme, les Amants impossibles se complaisent dans le dégoût de l'indécence et de la provocation (dans Georges Bataille, en ouverture au *Bleu du ciel*) : le répugnant s'exprimant et s'exhibant dans les corps serait-il donc la seule issue laissant paraître l'aliénation des corps devenant, sous les yeux, sous les mains, inaccessibles ? Passe alors brutalement au creux des gestes, au pli des mots, de l'incommensurable qui *ne se contient plus*. De l'incommensurable envahit tout alors comme la vraie dimension du monde n'appartenant plus décidément au monde : comme il ne se contient plus, il ne se dissimule plus. S'il ne peut se communiquer par le langage, on le sent physiquement soudain tout habiter. Plus rien n'a de *commune mesure* avec rien ; plus rien ne se touche, n'est bord à bord avec rien d'autre : ni les objets ni les corps ni les instants ni les paroles.

L'incommensurable

Le hiatus de la fêlure a tout traversé, continue seul d'innover encore. Ou bien qu'est-ce que cette scène, sinon, peut signifier ? Il est vrai que, dans ce rictus de l'obscène, on était tenté d'abord de voir de l'outrance. Or, il n'y va, on le mesure peu à peu, que d'un effort démesuré, désespéré, pour faire sa place à ce que la fêlure décelée dans l'existence laisse entrevoir soudain indécentement de béance, de *non-viable* qui ne se cache plus et qu'aucun « être au monde » ne peut plus intégrer.

Car la fange des affects et des attitudes n'est pas là désespérément fouillée pour appeler seulement, par contrecoup, à son retournement espéré. Il fallait certainement, dit le néoplatonicien Proclus, que le vieil Homère s'appesantisse sur les comportements les plus vils des dieux de l'Olympe, plus vils encore que ceux des humains, les plus lubriques et les plus libidineux, pour qu'il puisse laisser entendre, à leur envers, l'ineffable pureté du divin : c'est seulement du fond du vice et de la déchéance qu'on s'ouvre enfin, par la puissance de l'inversion, au Bleu du ciel. On comprend, en effet, que la pureté qui, en tant qu'elle est « pure », n'appartient pas au monde, ne s'entende conséquemment que par la pire souillure, pire que celle dans laquelle le monde ordinairement est plongé, en tendant à l'extrême la contradiction : comme un arc bandé peut tirer plus en hauteur par la tension

Rabattement

accrue de ses pointes opposées. Mais l'incommensurable, quant à lui, dès lors qu'il n'est plus rapporté au divin, relève d'une difficulté beaucoup plus retorse quant à sa figuration. Car elle ne vient pas alors de ce qui n'appartient pas au monde et le « dépasserait », mais de ce qui rompt la commune mesure qui fait le monde, intègre en « monde » : les mots soudain ne se lient plus aux mots, les corps ne se rencontrent plus. Le vertige n'est pas de l'*au-delà*, ne s'entend pas dans le sens bien connu, balisé et banalisé, de la transcendance, mais se creuse à l'*intérieur* : dans le hiatus de la fêlure et de son effraction. Il exige par conséquent un dérangement beaucoup plus intime, et d'abord dans la langue, pour commencer de se signaler dans la commune mesure que les mots ont interminablement tissée, qu'ils ont réglée et ajustée.

Puisque l'in-commensurable n'érige pas, pour autant, d'autre mesure ni ne relève d'un autre monde, mais vient de ce que s'est fêlée en l'homme la commune mesure qui fait monde ; puisque aussi, cet incommensurable surgit dans la fêlure de l'humain, on ne pourra le dire qu'en le rabattant aussitôt dans la commensurabilité des mots et par conséquent le perdre, le langage s'avère d'emblée nul pour s'en saisir. De « Dieu », lui qu'on dit indicible, on se faisait fort néanmoins d'en dire quelque chose par l'une ou par l'autre voie, ou positive ou

L'incommensurable

négative, soit en plein soit en vide. Or comment dire ce qui n'est ni plein ni vide, ni sur-plein ni sur-vide, mais la *fêlure* ? Seul le rire peut-être, le rire porté à l'extrême, le rire du rictus, dans cette chambre de luxe devenue bordel, peut le signaler – des pleurs seraient au contraire tellement participatifs et compatissants. Au cours de la scène inaugurale, Dirty successivement « rit vaguement », « éclate de rire », ou soudain « est sans rire ». « Et Dirty éclata de rire d'une façon discordante, dans un vide, sans trouver d'échos. » À l'antipode du rire d'affabilité, du rire de détente et de sociabilité, du rire du comique ou du risible – du si gentil rire bergsonien surgit momentanément du contraste, de la raideur « plaquée » sur du « vivant », comme il est dit si joliment –, voici que le rire est strident ici de ce qu'il ne se laisse d'aucune façon résorber, ou même seulement expliquer. De ce qu'il est seul à faire résonner une intégration devenue soudain impossible. Une *incommensurabilité* surgit là, de fait, dans la pièce, entre les deux Amants et même entre soi et soi, qui ne se réduit pas et fait qu'on ne s'atteint plus – pourra-t-on en revenir, une fois qu'on l'a entrevue ? Aussi est-on prêt à tout faire d'ordinaire, pressentant son danger, pour s'en préserver.

La fracture de commensurabilité qui s'aperçoit alors instaure en principe la contradiction et fait

De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures, Fayard, 2008 ; rééd. Seuil, « Points essais », n° 663, 2011.

Les Transformations silencieuses, Grasset, 2009 ; rééd. Le Livre de poche, « Biblio », 2010.

L'Invention de l'idéal et le destin de l'Europe, Seuil, 2009 ; rééd. Gallimard, « Folio essais », n° 628, 2017.

Le Pont des singes. De la diversité à venir, Galilée, 2010 ; rééd. Altérités, Gallimard, « Folio essais », n° 668, 2020.

Cette étrange idée du beau, Grasset, 2010 ; rééd. Le Livre de poche, « Biblio », 2011.

Philosophie du vivre, Gallimard, 2011 ; rééd. Gallimard, « Folio essais », n° 602, 2015.

Entrer dans une pensée ou des possibles de l'esprit, Gallimard, 2012 ; rééd. Gallimard, « Folio essais », n° 639, 2018.

Cinq concepts proposés à la psychanalyse, Grasset, 2012 ; rééd. Le Livre de poche, « Biblio », 2013, 2014.

L'Écart et l'Entre. Leçon inaugurale de la chaire sur l'altérité, Galilée, 2012 ; rééd. Gallimard, « Folios essais », n° 639, 2018.

De l'intime. Loin du bruyant Amour, Grasset, 2013 ; rééd. Le Livre de poche, « Biblio », 2014.

Vivre de paysage. Ou l'impensé de la raison, Gallimard, 2014 ; rééd. Gallimard, « Folio essais », 2022.

De l'Être au Vivre. Lexique euro-chinois de la pensée, Gallimard, 2015 ; rééd. *La Pensée chinoise. En vis-à-vis de la philosophie*, Gallimard, « Folio essais », n° 652, 2019.

Vivre en existant. Une nouvelle Éthique, Gallimard, 2015.

Près d'elle. Présence opaque, présence intime, Galilée, 2016 ; rééd. *Altérités*, Gallimard, « Folio essais », n° 668, 2020.

Il n'y a pas d'identité culturelle, mais nous défendons les ressources d'une culture, Éditions de l'Herne, 2016.

Une seconde vie, Grasset, 2017 ; rééd. Le Livre de poche, 2018.

Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence, Grasset, 2017 ; rééd. Le Livre de poche, 2020.

Si près, tout autre. De l'écart et de la rencontre, Grasset, 2018.

Ressources du christianisme, Mais sans y entrer par la foi, Éditions de l'Herne, 2018.

De l'écart à l'inouï, Éditions de l'Herne, 2019.

L'inouï, ou l'autre nom de ce si lassant réel, Grasset, 2019 ; Le Livre de poche, 2021.

De la vraie vie, Éditions de l'Observatoire, 2020.

Politique de la décoïncidence, Éditions de l'Herne, 2020.

Ce point obscur d'où tout a basculé, Éditions de l'Observatoire, 2021.

Moïse ou la Chine, Éditions de l'Observatoire, 2022.